

# MANIPULE



Laurent Le Toriellec

Entamé le dimanche 17 juillet 2005 à 15 heures dans le TGV  
Royan Paris.  
Achévé le vendredi 26 octobre 2006 à 16h00 Port-en-Bessin (14).

**I. PREMIERE PARTIE**

1.

John farfouillait dans sa poche de jeans à la recherche de son trousseau de clés. Des gouttes de sueur perlaient de son front et ses vêtements lui collaient à la peau comme le néoprène à celle du plongeur sous-marin. En ce début juillet, une chaleur assommante avait plongé le pays dans une douce torpeur.

Sur la route, dans le taxi qui le ramenait de l'aéroport, il avait remarqué les halos de chaleur qui voletaient au-dessus du béton chauffé à blanc. Le soleil déclinait mais on pouvait encore observer ces petits mirages miniatures, comme en plein désert.

— Putain de chaleur! avait commenté le chinois mince comme un paravent qui émergeait à peine de derrière le volant.

— Ouais, putain de chaleur, avait répété John.

*Ca n'excuse pas ta clim' en panne*, ajouta-t-il en pensée.

Après un week-end de plage et de repas bien arrosés, il avait dû rentrer à Marblehead. Dans trois jours, il devait boucler le partenariat Rentek et les termes de l'accord final étaient loin d'être arrêtés. Nicole, sa chère et tendre depuis bientôt six ans, avait voulu rentrer avec lui. Elle s'était finalement laissé convaincre de passer le reste de la semaine à Helson chez ses parents. Elle avait une semaine entière de congés et ils n'avaient pas eu de vraies vacances depuis près d'un an. Ca n'était pas du luxe.

Debout devant sa lourde porte d'entrée, il piaffait d'impatience de retrouver le calme de son coquet petit pavillon, pour une fois célibataire et libre comme l'air.

*J'te tiens!* pensa-t-il en sentant l'anneau de métal glisser entre ses doigts.

Il inséra le sésame, tourna la poignée et poussa la porte du bout de sa chaussure-bateau. Le trousseau finit son voyage dans le vide-poches à côté de la clé du petit cabriolet de Nicole et il balança son sac de voyage sur le parquet de bois exotique. Un bruit sourd accompagna l'atterrissage du bagage ventru. Il souffla bruyamment.

— Tu l'as pas volée cette petite soirée, dit-il à haute voix.

Il faut dire que le voyage avait été quelque peu éprouvant. Une hôtesse, aussi aimable qu'un gardien d'Abu Graïb ; un plateau repas qui ressemblait à s'y méprendre à une ration de spationaute ; ajoutez à cela une bonne demi-heure à regarder tourner un tapis-roulant bringuebalant

pour se voir restituer sa Delsey et vous aurez tout pour vous coller un mal de tête carabiné et une envie de pioncer pendant une dizaine d'heures. Enfin, c'était presque oublié tant il était heureux de retrouver son nid.

L'entrée de leur maison, la quatrième en remontant l'avenue — avec le nom sur la boîte aux lettres, c'était le seul moyen de les différencier les unes des autres - donnait sur un bref couloir puis sur un salon-salle à manger de belle taille.

Il embrassa la pièce du regard. *Linda a bien bossé*, pensa-t-il. Ni Nicole ni lui n'avait vraiment le temps de jouer les fées du logis mais il y a presque un an, un collègue de sa femme leur avait conseillé de faire appel à Linda. Lui s'en méfiait un peu - il avait toujours la désagréable impression qu'elle mettait le nez dans ses affaires personnelles — mais il le concédait, elle était diablement efficace. A chaque fois qu'un de leurs amis passait à la maison, il ne cessait de s'extasier sur leur salon, aussi rutilant que les éperons d'un garde national un jour de défilé.

Devant lui, un imposant canapé de cuir chocolat prenait la moitié de la pièce. Rien qu'à le regarder, on mourait d'envie de s'y vautrer. En face, une table basse en verre aux lignes épurées recevait quelques bougies savamment positionnées. Une boîte à cigares en marqueterie jaune finissait de parfaire l'ambiance. Orné du très évocateur "*Hecho en Cuba Totalmente a Mano*<sup>1</sup>", c'était une vraie touche d'exotisme dans ce décor urbano-chic.

Déjà rasséréiné de se retrouver là, John monta dans leur chambre à coucher bien décidé à évacuer les tensions du voyage dans la moiteur de la salle de bain attenante.

Enfermé dans la cabine de douche high-tech, il ouvrit à fond le robinet. Les jets brûlants se mirent à lui masser le corps. Il ferma les yeux et prit plaisir à sentir la chaleur détendre un à un ses muscles noués.

A peine sec, il passa un bermuda de lin élimé et son tee-shirt Gap favori. Il redescendit au salon, son plan de bataille en tête : se planter devant la télé jusqu'à pas d'heure, aussi actif qu'un ficus assoupi.

Un club-sandwich, gorgé de mayonnaise, et un coca allaient

---

<sup>1</sup> « Fait à Cuba, totalement à la main », mention apposée sur les authentiques boîtes de cigares cubains.

calmer ses ardeurs stomacales. Il s'affala entre les coussins de cuir et alluma son écran plasma flambant neuf. Cent vingt centimètres de diagonale, d'une netteté époustouflante, une merveille de cette sacrée société de consommation.

Ce machin lui avait coûté près de cinq mille dollars et il n'avait même pas eu le temps de le regarder plus d'un quart d'heure d'affilé. C'était l'occasion.

*Sept heures et demi*, nota-t-il le nez sur sa Swatch. *Trop tôt pour les émissions du soir.*

Il brancha CNN et la litanie des misères du monde rythma son dîner de célibataire.

Lorsque la blonde athlétique qui présentait le journal eut fini de casser le moral de ses compatriotes, John se mit à zapper, frénétiquement.

*Un talk show racoleur sur les femmes et l'alcool, ZAP.*

*Une série B. ZAP.*

*Une série Z. ZAP.*

*Un film avec Schwarzy, ça doit être un Terminator, ça? ZAP.*

*Tiens, c'est quoi ce truc?*

Une jolie brune, enchâssée dans une robe prune, se tenait face caméra.

*... Et à tout de suite pour le début de notre Test.*

Un jingle insipide accompagna une brève cinématique. Le titre de l'émission emplît l'image.

#### QI, LE GRAND TEST.

Un écran de pub démarra. Un gosse était en train de s'empiffrer de céréales au beau milieu d'une cuisine typique de l'Amérique des années 2000; grand frigo miroir, îlot central, bar de bois brut. Un instantané de vie qui pouvait bien être pris n'importe où entre El Paso et Winnipeg. A côté de lui, un personnage de cartoon était connement assis à sa droite aussi incongru qu'une boîte de capotes dans la chambre d'un eunuque.

*Où ai-je bien pu entendre parler de ce truc?* se dit John sans même entendre le même vanter les mérites de ses pétales de blé complet.

— Mais oui, dit-il tout haut en claquant des doigts. Allan!

Le susnommé Allan l'avait bassiné avec ça à la fête du nouvel an l'année dernière chez les Huxley. Entre deux bouchées d'une dinde farcie gargantuesque, il s'était vanté d'avoir obtenu un QI égal à son poids — le cochon devait bien peser dans les cent vingt kilos de bidoche. John se rappela que le balourd avait même ponctué son annonce d'un guttural : "hé bekkî, t'as beau dire que ton mari est un gros bon à rien, c'est au

moins un gros bon à rien foutrement intelligent". La Bekki en question, petite chose frêle dans sa robe de fête, était placée de l'autre côté de la table encombrée de victuailles. Devenue écarlate, elle avait plongé, sans répondre, le nez dans ses marrons fumants. Le gros Allan n'avait pas semblé s'en préoccuper le moins du monde. Il avait éclaté d'un rire gras et attrapé le pot de tarama malencontreusement placé à sa portée.

*Ce serait assez marrant de pouvoir clouer le bec de ce gros plein de soupe l'année prochaine*, se dit John.

La publicité laissa place à la présentatrice.

*C'est quoi son nom déjà?* se demanda-t-il en se pinçant les lèvres.

Au milieu d'un plateau ovale baigné d'une lumière blanche, elle se lança dans le sommaire de l'émission.

*Bonjour à tous! Ce soir, en exclusivité sur FOX, et grâce à l'émission 'QI, le grand test', chacun d'entre vous va pouvoir savoir s'il est plus intelligent que sa sœur, plus brillant que son patron ou plus vif que son mari.*

Elle fit un clin d'œil prononcé à la caméra puis reprit son speech, lisant son prompteur et tenant à la main un paquet de fiches, aussi inutiles qu'une crème solaire à Londres. Elle poursuivit.

*Vous allez devoir répondre à cinq groupes de questions basées sur le langage, la mémoire, la logique, la perception et les chiffres. A la fin de ce test vous connaîtrez votre QI. En même temps que vous, dans notre studio des groupes de volontaires vont se soumettre au même test et peut-être mettre à mal quelques-uns de nos préjugés. Je vous demande d'applaudir très fort le groupe... des célébrités.*

Un florilège de stars déchues ou d'héroïnes en devenir sorties des plus crasses des shows de télé-réalité du moment se tenaient là, sur de petits fauteuils étroits, aussi rassurés que des lapereaux devant le canon d'un flingue de douze. L'intelligence, malheureusement, n'est pas toujours livrée avec la célébrité et on percevait dans leur regard inquiet le dilemme qui les traversait. *Mais putain, qu'est-ce que je fous là*, semblaient-ils se dire, *tout le pays va s'apercevoir que j'ai le QI d'un bigorneau*. Ce fut ensuite le tour du groupe des étudiants (venus en force avec leur tee-shirt de fac en guise de signe de reconnaissance), des pompiers, des chômeurs et pour finir, des profs. Leeza Gibbons - ça y est, John s'était souvenu - reprit.

*J'espère qu'à présent, vous êtes prêts à vous mesurer au grand*

test 2006?

*Alors c'est parti.*

La litanie des questions démarra.

Deux heures et quelques coupures pub plus tard, John restait perplexe devant son morceau de papier, noirci de A, de B et de C. Il était étonné du niveau du test. Franchement, à part une ou deux questions où il avait dû réfléchir, le reste lui avait paru d'une facilité déconcertante. Il se méfiait quand même. Après tout, si ça se trouve, ils étaient quelques millions à se dire la même chose et ils risquaient d'être tout aussi nombreux à réaliser dans un quart d'heure qu'ils n'avaient juste rien compris. Cette pensée le fit glousser doucement mais la voix de la pétulante Leeza le replongea sur le plateau de l'émission.

*Bon, après tous ces efforts, passons à la correction! Alors Bill, lança-t-elle à l'adresse de son collègue. (Tiens, pour une fois c'est un homme qui fait pot de fleurs, pensa John) Sur cette première question quelle réponse aurions-nous dû cocher?*

Au fur et à mesure que Bill-la-potiche égrenait les bonnes réponses, John sentait une désagréable sensation parcourir sa nuque. En face de chaque lettre, il inscrivait les lettres « O K » tracées avec de plus en plus de difficultés. Sur les quatre-vingts questions, il n'avait fait que trois malheureuses erreurs. En fait, se rappela-t-il, ces trois-là avaient été posées alors qu'il attrapait un autre coca dans le réfrigérateur. Il était revenu s'asseoir et avait coché au pif - zéro sur trois, le hasard n'avait d'ailleurs pas bien fait les choses. Loin d'éprouver la joie intense de se dire qu'avec ce score, il allait clouer le bec d'Allan pour la prochaine décennie, il ressentit une gêne indéfinissable, une sorte de honte même. A présent, il redoutait le moment du verdict.

Ca ne tarda pas. Au côté de l'animatrice trop bronzée pour être honnête, un tableau incrusté dans l'image apparut; en face de chaque nombre de bonnes réponses, un quotient intellectuel équivalent.

52 réponses => QI 80

53 réponses => QI 82

54 réponses => QI 85

La liste continua d'apparaître régulièrement comme si quelques forçats, cachés derrière le tableau, faisaient tourner une énorme manivelle entraînant du même coup le panneau des scores. L'incrédulité de John augmentait proportionnellement aux QI annoncés. 120, 130, 140. Il déglutit avec difficultés. Enfin, le compteur stoppa net sur un résultat qu'il n'était pas prêt d'oublier.

77 réponses et plus QI > 150

Il en resta coi devant son écran à cinq mille. La suite du programme lui échappa totalement.

Il avait poussé sa porte en homme banal, un monsieur Lambda parmi des millions d'autres mais ce soir, c'est avec le QI d'Einstein qu'il allait se pieuter.

## 2.

Dans l'ascenseur de la tour de Freedom Wireless, John regarda sa montre: 9h08. Il tapait du pied frénétiquement comme pour faire accélérer le tas de ferraille qui le hissait jusqu'à son bureau. La veille, il avait eu un mal fou à s'endormir et ce matin l'addition était salée. Il s'était réveillé en retard et depuis, il suait sang et eau pour rattraper cette foutue aiguille. Sa première réunion de la matinée commençait à 9h00 pétantes. Comme elle se déroulait dans son bureau, son retard serait certainement du plus mauvais effet.

Arrivé au vingt-quatrième, il pressa le pas, saluant à peine Amy et Shirley les deux pipelettes du service déjà occupées à tailler des costards sur mesure à la moitié de l'étage. A cette heure-ci, la vie de bureau battait déjà son plein. Le grand open space qu'il traversa vous faisait penser à une ruche de moquette où les bureaux étaient autant d'alcôves enfermant des abeilles travailleuses en plein ouvrage. Arrivé devant sa porte, il fit jouer la serrure et pénétra dans son antre. Un regard vers le téléphone le rassura. Pas de message. Si l'accueil ne lui avait pas passé de coup de fil, c'est que ses interlocuteurs n'étaient pas encore arrivés. Il poussa un petit soupir de soulagement et enleva sa veste d'un geste apaisé.

La déposant sur le dossier du siège articulé où il passait dix heures par jour, il alluma son ordinateur portable. Avant d'attaquer la journée, il prit le temps de jeter un coup d'œil circulaire à son petit bureau. Il avait attendu plusieurs années avant d'obtenir un espace individuel. Installé là depuis deux mois, il ne se lassait pas de son nouveau panorama.

La grande majorité des bureaux de la tour se caractérisait par un désordre frisant l'overdose et des murs recouverts d'affiches des pubs de Freedom Wireless d'un jaune criard.

Un jour, John avait entendu un gars de la « com' », arborant une chemise Kenzo - ressemblant à un Picasso peint un jour de gueule de bois - l'assurer que cette couleur était *la véritable signature visuelle, emblème de la plate-forme de marque de l'entreprise. SIC!* John avait failli lui dire que pour lui, c'était plutôt une bonne alternative au meilleur vomitif du marché mais il s'était retenu. La franchise, dans une boîte comme Freedom, n'était pas le meilleur atout du jeune cadre ambitieux.

En comparaison, le bureau de John était donc des plus...Fengshui! Au mur, une affiche du 'fils de l'homme' de Magritte, sur sa table de

réunion en bois sombre, trois petites bouteilles d'Evian alignées et sur son bureau, un exemple parfait du fameux *clean desk policy*<sup>2</sup>. En plus d'être assez minimaliste dans ses goûts déco, il trouvait que tout ça donnait un caractère très *executive*<sup>3</sup> à son petit bureau. Quelqu'un lui avait un jour conseillé : « Si tu veux devenir quelque chose, commence par faire comme si tu étais quelqu'un ». Il avait pris le conseil au sérieux.

Le téléphone émit une sonnerie stridente et plutôt désagréable qui sortit John de sa contemplation ensommeillée.

— Monsieur Helling? demanda une voix souriante.

— Oui.

— Messieurs Cavadas et Eastern se présentent pour vous à l'accueil.

— Vous pouvez les faire monter en 2437?

— Bien sûr Monsieur, bonne journée.

— Merci, bonne journée à vous.

Trois minutes plus tard, deux jeunes entrepreneurs arborant cravates et badges « visiteurs » sur la poche poitrine erraient dans le couloir en courbe du vingt-quatrième. Le nez en l'air, ils scrutaient les panneaux indiquant à l'entrée de chaque bureau, le nom de son occupant. Freedom se réclamait encore de l'esprit start-up - ce qui était risible compte-tenu des milliers de salariés qu'elle embauchait - les cravates y étaient donc rares et vous cataloguaient forcément comme visiteur ou pire, consultant. John plaqua son fameux sourire *j'suis sympa mais c'est moi qui mène la danse* sur son visage fatigué et se leva pour accueillir ces deux jeunes patrons.

— Bienvenue Messieurs, dit-il en leur tendant la main. Alors, vous avez de fantastiques innovations à me présenter?

Dans son boulot, John était amené à rencontrer beaucoup de monde. Il travaillait à la direction de la stratégie de Freedom Wireless, deuxième opérateur mobile des Etats-Unis. Il était celui qui répond aux questions compliquées que se posent les dirigeants de l'entreprise. Dès qu'il y avait un sujet bizarre que personne ne savait vraiment comment traiter, c'est John qu'on appelait. Le jour où on avait lâché qu'on aurait bientôt la télé sur son mobile, c'est à John qu'on avait

<sup>2</sup> Politique d'entreprise consistant à ne laisser traîner aucun document sur les postes de travail.

<sup>3</sup> Dénomination anglo-saxonne des cadres dirigeants.

confié la mission de « cadrer le positionnement » de Freedom. Plus récemment, lorsque l'Ipod d'Apple avait fait un succès, c'est encore à John qu'on avait demandé si les téléphones mobiles seraient un jour des baladeurs et si Freedom devrait se mettre à vendre de la musique. Vastes questions auxquelles il s'arrangeait pour trouver des réponses au mieux intelligentes, au pire intelligibles.

Ce matin et comme souvent, il recevait une start-up qui voulait vendre sa sauce et fourguer à Freedom son produit révolutionnaire. Si John ne prenait pas de décisions directes sur le fait d'acheter ou non une technologie, il lui arrivait très souvent de rencontrer ce type de sociétés simplement pour se tenir au courant, pour flairer le marché.

Une petite heure plus tard et après en avoir appris un peu plus sur les jeux géolocalisés pour téléphones mobiles qui, d'après Cavadas et Eastern, étaient la future *killer application*<sup>4</sup> du marché, il passa dire bonjour à Benjamin, l'un des collègues avec qui il s'entendait assez pour partager un café.

— Salut Ben, quoi de neuf? commença-t-il.

— Hé John! Que tål?

Benjamin était du genre *adulescent* et il croyait dur comme fer que glisser quelques mots d'espagnol dans sa conversation contribuait à le faire passer pour un type *super cool*.

— Ca va, ça va. J'te paie un café?

Payer était un bien grand mot. La caféine était gratuite chez Freedom. Ils avaient bien un jour essayé de rendre le petit noir payant mais la pluie de mails arrivée au directeur des moyens généraux avait dû les en dissuader. La tentative avait à peine duré trois jours.

Alors qu'ils sirotaient leurs expressos fumants, Ben engagea la conversation.

— Alors, célibataire cette semaine?

— Oui, répondit John en souriant. Comme prévu, Nicole est restée chez ses parents. Je suis bon pour une semaine à me faire des nouilles et à me taper la vaisselle.

— Hé hé, quelles perspectives... C'est tout ce que ça te fait de retrouver ton célibat pour une semaine? T'as même pas prévu une bonne bringue entre potes?

— Ecoute, j'dois me faire vieux mais le seul truc que j'ai prévu de

---

<sup>4</sup> Littéralement, application tueuse, désigne un service qui aurait un attrait majeur pour les clients.

faire c'est de bosser d'arrache-pieds pour ficeler une proposition acceptable à Rentek avant mercredi.

— Mon vieux, dit-il en fronçant les sourcils, feignant l'inquiétude, je crois vraiment que tu devrais prendre des vacances, tu perds le sens des réalités.

— Ouais, c'est ça, répondit John amusé.

Ils continuèrent à parler de choses et d'autres pendant quelques instants mais très vite, John trouva une excuse pour écourter la conversation. Son aventure de la veille virevoltait dans son esprit comme un derviche tourneur. Il fallait qu'il en parle à quelqu'un et malgré son amitié pour lui, ça ne serait pas Ben. De retour derrière son mètre de contreplaqué, il saisit le combiné et composa le numéro de ses beaux-parents. Une sonnerie plaintive retentit. C'est Annie, sa belle-mère qui décrocha la première.

— Allô? dit-elle d'une voix guillerette que John reconnut immédiatement.

— Bonjour Annie, c'est John. Comment allez-vous?

— Ha, John. Alors, ça va? Vous ne vous ennuyez pas trop tout seul à Marblehead?

*Vas-y, remue le couteau dans la plaie.*

John aimait bien Annie mais cette sexagénaire dynamique avait une furieuse tendance à vous rappeler ce que vous n'aviez pas envie d'entendre. C'était le genre à vous parler de votre dernier tiers provisionnel alors que vous étiez lové dans votre serviette sur une plage de Copacabana.

— Non, tout va bien, mentit son gendre. Pouvez-vous me passer Nicole?

— Oui, pas de problème. Je vais la chercher, elle est dans le jardin. Vous ne quittez pas?

Deux minutes s'écoulèrent pendant lesquelles il perçut la voix lointaine de sa belle-mère. *Nicole, Nicole, c'est John au téléphone.*

Les pas pressés de sa femme claquèrent sur le sol du salon.

— Bonjour mon amour. Alors, tu t'en sors? demanda-t-elle légèrement essoufflée.

— Ouais, je fais comme je peux, disons, répondit-il d'un ton neutre.

— Bah, tu m'as l'air tout triste? Ca va pas?

— Si si, t'inquiète pas. En fait, j'suis... un peu préoccupé.

— Par quoi, qu'est-c'qui se passe? insista-t-elle.

John commença alors à lui raconter sa soirée de la veille. Comment il avait décidé de regarder cette émission dont Allan leur avait parlé au nouvel an, à quel point il avait trouvé les questions faciles et surtout, l'incroyable issue qui l'avait empêché de dormir une bonne partie de la nuit.

Nicole resta interdite, laissant une grosse minute de silence s'écouler avant de réagir.

— Pourquoi t'as été faire ce test débile?

C'était bien la dernière réaction à laquelle John s'attendait. Il éclata d'un rire franc.

— Quoi? Je t'annonce que ton mari à un QI de cent cinquante et c'est tout ce que tu trouves à me dire?

— Non, non, c'est pas ça mon chéri mais c'est vraiment dingue ton histoire. J'veux dire... enfin... j'ai du mal à y croire quoi! Je vis avec toi depuis des années et je n'aurais rien remarqué? T'es sûr que c'est fiable c'machin?

— Ben, j'en sais pas plus que toi, avoua-t-il. C'est vrai que moi aussi ça m'a paru bizarre. Mais, en y repensant ce matin, l'idée que je pouvais être un temps soit peu intelligent ne m'a pas paru si folle.

— T'es bête, c'est pas c'que je voulais dire.

Ils continuèrent à discuter de cette expérience et Nicole finit par lui suggérer d'aller vérifier ça auprès d'un spécialiste. Pour elle, conclut-elle, ça ne changeait pas grand-chose mais si il sentait le besoin de savoir, il fallait en avoir le cœur net. Elle lui conseilla d'appeler le Dr Drumble.

Drumble suivait Nicole et John depuis qu'ils avaient emménagé à Boston. C'est elle qui avait choisi le médecin. La première fois que John avait eu à faire à lui - pour une grippe carabinée -, il s'était d'abord demandé ce qui était passé par la tête de sa femme. Son cabinet était situé dans le quartier Nord-Est de Boston, un blockhaus lugubre où on ne trouvait que des tours de bureau. Le médecin était coincé entre une entreprise de nettoyage et une boîte de sécurité privée. Malgré ça, l'impression fut plutôt bonne ; le type était sympa et son diagnostic n'avait pas failli. En prime, il vous trouvait toujours un créneau. A croire que les patients ne se bousculaient pas dans son bureau paysagé.

Ayant épuisé le sujet *QI*, John demanda des nouvelles de ses beaux-parents et même du chien de la maison, Toby, un cocker affectueux. Il finit par dire qu'il rappellerait le soir même et mit un terme à la conversation.

A peine eut-il raccroché qu'il pressa de nouveau le combiné à son

oreille, ouvrant son agenda électronique à la recherche du numéro de Drumble. La secrétaire décrocha au bout de deux sonneries. John mit quelques instants à lui expliquer qu'il ne voulait pas de rendez-vous mais qu'il souhaitait simplement l'avoir en ligne. Elle ne voulait manifestement pas déranger son patron mais devant son insistance, finit par le mettre en attente pendant qu'elle transférait l'appel.

— Dr Drumble, j'écoute.

— Bonjour Docteur, c'est John Helling à l'appareil.

— Bonjour John, comment allez-vous?

— Bien, merci.

— En quoi puis-je vous aider?

— Hé bien, commença-t-il, j'aurais simplement besoin que vous m'indiquiez le nom d'un de vos confrères. Je souhaiterais passer un test de QI.

A l'autre bout, le silence de Drumble témoignait d'un certain embarras.

— Ha! dit-il enfin. Excusez-moi de vous demander ça John mais, puis-je savoir ce qui motive cette démarche?

Celui-ci hésita à entrer dans les détails mais finit par se jeter à l'eau. *Après tout, c'était son médecin, non?*

— En fait, Docteur, hier soir, j'ai regardé une émission sur la FOX qui proposait de tester ses capacités intellectuelles. J'ai fait ce test et mes résultats étaient... comment dire... inattendus. J'aurais souhaité avoir l'avis d'un spécialiste.

— D'accord, je comprends mieux.

D'un ton docte, il expliqua son point de vue à John.

— Ecoutez, je préfère vous prévenir pour que vous ne soyez pas... trop désappointé. Il ne faut pas porter un grand de crédit à ce type d'émissions. Les tests psychologiques, qu'ils soient destinés à évaluer un quotient intellectuel ou à détecter une pathologie particulière, doivent respecter un protocole très strict et totalement incompatible avec le contexte d'un show télévisé. Pour être franc, je me permets de douter que vos résultats, bons ou mauvais, aient quelque pertinence que ce soit. Dans tous les cas, mon premier message est donc... pas d'inquiétude.

John se rappela que durant l'émission, un médecin psychiatre avait bien précisé que, si le test qu'il passait n'était pas un test de *QI traditionnel*, les réponses avaient été échantillonnées sur un panel représentatif et que les résultats étaient tout à fait valides. Il insista un

peu, faisant fi des arguments du médecin.

— Oui, je comprends bien et je vous remercie de cette mise en garde. Moi-même, continua-t-il, j'avoue avoir eu quelques doutes. C'est d'ailleurs pour cette raison que je souhaite avoir un avis plus professionnel.

— Bon, trancha Drumble. Je n'ai pas sous la main de nom de confrère à vous communiquer mais j'ai eu l'occasion de travailler avec plusieurs psychiatres cliniciens qui officient dans la région. Si vous le souhaitez, je les contacterai et je vous communiquerai le nom de quelqu'un qui pourra vous aider. Vous avez un numéro de portable où je peux vous joindre?

John entendit un bruit de papier qu'on froisse. Drumble devait prendre de quoi noter.

— Oui, bien sûr, vous pouvez me joindre au 309-678-4837. Merci Dr Drumble.

— Je vous en prie John. Je vous appelle dès que j'ai du nouveau. Au revoir.

— Au revoir Docteur.

*Décidément, ce médecin est une crème*, pensa John.

Ravi d'avoir *presque* réglé ça, il attrapa la pochette jaune qui contenait le dossier Rentek. S'il voulait avoir un accord de partenariat avec cette boîte, il fallait au moins qu'il ait quelque chose à leur proposer. Il était temps de s'y mettre. Il se frotta les mains énergiquement pour se donner du courage. *A nous deux*, pensa t-il en tournant la première page.

### 3.

Tom Wallas feuilletait nerveusement les derniers rapports émanant de la cellule de surveillance. Dix minutes plus tôt, il avait reçu un coup de fil d'un agent qu'il ne connaissait pas. L'homme l'avait informé que le directeur scientifique souhaitait le voir illico en salle de briefing. Le ton du gars n'appelait pas de réplique.

Arrivé dans cette salle, il put constater que les deux autres superviseurs de la cellule étaient là eux aussi. Quelques mots échangés à mi-voix leur suffirent. Ils avaient tous reçu le même coup de fil. Leurs regards fuyants ne trompaient pas, ils étaient liquéfiés de peur.

Il faut dire que la réputation d'enfant de salaud du Directeur Bradburry n'était plus à faire. En poste depuis plus longtemps que n'importe quel autre agent, il avait dézingué tellement de jeunes recrues pour des broutilles qu'aucun gars ne voulait plus bosser pour lui.

Le bruit sec de la poignée de porte métallique les figea. La carrure imposante de Bradburry emplissait l'espace. Son visage, carré comme un salut de Marines, son front haut et large, sa petite bouche aux lèvres pincées ; pas de toute, l'homme n'était pas un tendre. Ce matin, des plis profonds striaient son front, son regard dardait comme un scalpel effilé. Tout cela n'augurait rien de bon.

— Qui est le con qui était chargé de la surveillance de Helling hier soir? éructa-t-il.

L'homme était un sanguin mais c'était la première fois que Tom l'entendait utiliser un mot grossier. Celui-ci déglutit péniblement et finit par prendre la parole. Sa voix suintait l'appréhension.

— C'est un de mes hommes qui était de garde. L'agent Mitchell, Monsieur le Directeur. Il est d'ailleurs encore en poste. Tom regarda sa montre. Jusqu'à 11:30.

Du coin de l'œil, il perçut le discret ouf de soulagement que poussèrent ses deux comparses.

Bradburry fit un brusque geste de la main leur intimant l'ordre de le suivre.

Ils se levèrent aussi vite qu'ils le purent tentant à grand-peine de ne pas se laisser distancer. Le Directeur Scientifique de la CIA marchait à grandes enjambées vers la salle de contrôle installée à l'écart de la base de Mirksville.

L'agence utilisait cet endroit pour nombre d'affaires plus ou moins

tordues et ayant pour trait commun de requérir un maximum de confidentialité. Il ouvrit la porte à la volée. Dans une pièce de dimensions confortables - elle devait bien faire dans les deux cents mètres carrés - de longues rangées de bureaux en enfilade accueillirent une ribambelle d'écrans LCD. Chaque écran avait droit à son propre agent de surveillance. Les yeux explosés par le scintillement des pixels, ils s'efforçaient de garder intacte leur concentration. Devant eux, des caméras de surveillance déversaient leur flot d'informations.

Le lieu, connu d'une poignée d'initiés, concentrait les écoutes illégales de la CIA. Sur tel écran, on pouvait reconnaître une personnalité politique influente. Sur tel autre, un islamiste à la barbe aussi longue qu'un sikh. Sur un troisième, un blanc au visage masqué se faisait fouetter par une maîtresse sans scrupules. Rien que du beau en somme.

Quand la porte s'était ouverte, les doigts avaient cessé de pianoter. Les têtes s'étaient tournées d'un même élan.

Au bout d'une des rangées, le jeune Mitchell n'avait rien entendu. Son Ipod vissé aux oreilles, sa tête se balançait au rythme enivrant de la voix de James Brown. *Get up, get on up, stay on the scene, get on up, like a sex machine.*

Scotché à son siège depuis presque deux mois, il était passé du stade de l'excitation intense - enfin, il allait bosser sur des affaires importantes - à la plus profonde des déceptions. Sept heures par jour à scruter un écran, y a quand même plus marrant. Pour tromper l'ennui, il avait pris l'habitude d'écouter de la musique pendant son service. C'était strictement interdit bien sûr, mais il s'en foutait comme de son premier slip. Après tout, c'est les images qu'on lui demandait de surveiller, non?

Son voisin immédiat lui balança un discret coup de pied sous le bureau. Il sursauta, prêt à l'insulter copieusement. Un bref coup d'œil retint la diarrhée verbale qui s'apprêtait à sortir de sa bouche. Il ôta ses écouteurs le plus discrètement possible, priant pour que les gradés ne l'aient pas aperçu.

Malheureusement, ces types se dirigèrent droit sur lui. *Et merde, pensa-t-il, tout ça pour un peu de musique.*

— Agent Mitchell? demanda un homme à l'air sévère qu'il ne connaissait pas.

L'attitude de béni-oui-oui des trois superviseurs lui commanda

la plus extrême prudence.

— Oui Monsieur, répondit-il avec déférence.

— Dites-moi, commença-t-il d'une voix sereine mais où transparaisait une fureur contenue. Vous étiez de garde hier soir, avez-vous remarqué quelque chose d'anormal?

Oups, d'un seul coup l'agent Mitchell comprit qu'il y avait un os. Aurait-il loupé quelque chose d'important? Depuis trois semaines ils l'avaient collé à la surveillance d'un nouveau sujet. Le genre métro-boulot-dodo. A vrai dire, c'en était même carrément barbant. Il rentrait du travail, bouffait sur la table basse avec sa régulière et allait se pieuter avant minuit. A part une ou deux galipettes avec Madame, sa vie était aussi chiant que qu'un discours du pape.

— Non M'sieur, rien de particulier. Il est rentré chez lui vers 19h, il a pris une douche et a dîné devant la télévision. Il s'est couché vers minuit moins le quart j'crois.

— Repassez-moi la bande du salon vers 20h40.

Il ne savait toujours pas à qui il avait à faire mais Wallas lui fit signe d'obtempérer.

— A vos ordres, Monsieur.

Il se rassit et tapota fébrilement sur son clavier. Il farfouillait dans le disque dur à la recherche de l'enregistrement de la veille. Le brouhaha qui emplissait ce lieu d'ordinaire n'avait pas repris. On y percevait que le claquement des doigts de Mitchell frappant les touches une à une.

Une trentaine de secondes plus tard il avait trouvé ce qu'il cherchait et lança le fichier. En noir et blanc, le sujet apparut, sirotant une canette, affalé comme une huître sur son canapé.

— Mettez-moi l'autre caméra, je veux voir ce qui passe à la télévision, lui ordonna l'homme.

Il s'exécuta. C'est maintenant le dos du sujet qui apparaissait à l'image. Au second plan, on distinguait nettement l'émission qui passait.

— Pouvons-nous avoir le son s'il vous plaît?

Autour d'eux, personne ne bronchait. Tous retenaient leur souffle, comprenant que ça allait chauffer. Mitchell monta le volume et peu à peu la voix de Leeza emplit la salle.

*... sur FOX, et grâce à l'émission 'QI, le grand test', chacun d'entre vous va pouvoir savoir s'il est plus intelligent que sa sœur, plus brillant que son patron ou plus vif que son mari. Vous allez devoir répondre à cinq groupes de questions basées sur le langage, la mémoire, la logique, la perception et les chiffres. A la fin de ce test vous connaîtrez*

*votre QI...*

Les hommes massés derrière le Directeur le plus craint de l'agence se regardèrent, interdits. Ils venaient de comprendre et commençaient à entrevoir l'impact potentiel de ce qu'ils venaient d'entendre.

— Ca suffit ! arrêtez-moi, ça, ordonna Bradburry.

Mitchell obtempéra.

— Vous pouvez me dire qui il a appelé ces dernières heures?

— Oui Monsieur.

De nouveau, il tapota des instructions au clavier et un listing apparut à l'écran.

— Il a eu sa femme en ligne à 10h47 puis le Dr Drumble à 10h59. Vous voulez entendre les conversations?

— Non, je sais déjà ce qu'elles contiennent et si vous aviez fait votre boulot, vous le sauriez aussi.

La voix du gradé s'était faite plus ferme.

— Agent Mitchell, vous êtes immédiatement relevé de vos fonctions. Rentrez chez vous.

Il tourna un regard plaintif vers Wallas mais celui-ci se détourna fixant le bout de ses pompes comme si la vérité sur l'assassinat de Kennedy y était écrite.

Il comprit le message et commença à remballer ses affaires.

Le grand ponton reprit comme si il avait déjà débarrassé le plancher.

— Wallas, suivez-moi en salle de briefing, nous avons du pain sur la planche pour tenter de rétablir la situation. Et, ajouta-t-il en désignant du menton l'ex-poste de travail de Mitchell, trouvez-moi quelqu'un d'autre pour surveiller ces bon-dieu d'écrans.

#### 4.

John remontait de la cafétéria où il avait avalé un sandwich au thon caoutchouteux. Il marchait d'un pas lent, peu pressé de retrouver ses dossiers. Son téléphone se mit à vibrer dans la poche intérieure de sa veste. Sur l'écran externe du portable, il reconnut le numéro qu'il avait composé le matin même et fut surpris de la promptitude du médecin. Comme prévu, Drumble avait contacté un ancien collègue. L'homme lui avait conseillé un centre très pointu sur le surdouement. Le seul hic était que l'endroit se trouvait à quelque cinquante kilomètres au sud de Boston c'est-à-dire à plus de soixante-quinze de Marblehead. Drumble savait où John habitait mais insista pour qu'il se rende dans ce centre. Il souligna plusieurs fois la nécessité d'avoir à faire à des gens compétents. John se demanda avec un sourire si le Doc n'avait pas des actions dans ce centre.

Il le remercia pour sa réponse rapide et promit de le rappeler pour lui faire part des suites de l'affaire. Tout en rejoignant le bureau, il commença à composer le numéro de ce centre qu'il avait griffonné d'une écriture à peine lisible sur un bout de papier traînant au fond de sa poche. Une voix derrière lui l'interrompit.

— John, hé, John?

Il fit volte-face et vit Alex Kramer, la tête penchée hors de son bureau, qui lui faisait de grands signes. Alex était dans la même équipe que John. Alors que lui travaillait essentiellement sur la stratégie de l'entreprise, Alex était plus axé sur le volet innovation. Il cherchait en permanence de nouvelles applications pour le téléphone mobile. En fait, il était le Monsieur Q<sup>5</sup> de Freedom Wireless; le gars qui avait toujours un nouveau truc à vous montrer.

— Alors, quoi de neuf? lui lança Alex avec un sourire qui laissait à penser que c'était plutôt lui qui avait quelque chose à vous annoncer.

— Rien de particulier et toi, de nouveaux joujoux en vue?

Son sourire s'élargit laissant apercevoir une rangée de dents bien alignées.

— Tu ne crois pas si bien dire.

Il se frotta les mains et se dirigea vers l'armoire forte où il enferma ses gadgets.

---

<sup>5</sup> Dans James Bond, Responsable du développement des « gadgets » du héros.

— J'ai même un truc pour toi.

En disant cela, il fit jouer la serrure du meuble de métal et y saisit une boîte blanche avec la simple inscription SAMPLE, imprimée sur le dessus.

John garda le silence, laissant à Alex tout le loisir de ménager son effet.

— Tu te rappelles que je t'avais parlé du GPS sur Mobile?

— Oui effectivement, et...

— Et le pilote est lancé alors, si tu veux, je te file un mobile pour l'essayer. Alors qu'est-ce que tu dis de ça?

Dès le départ, John avait compris qu'il s'agissait d'un nouveau test de service et qu'Alex lui avait réservé un terminal. Tous les trois ou quatre mois, il lançait une nouvelle expérimentation. Chaque fois que c'était possible, il lui ménageait une place parmi les testeurs. Chez Freedom, tout le monde cherchait à s'attirer les bonnes grâces d'Alex pour bénéficier de ses largesses. John, lui, l'aimait bien et passait des heures avec lui à discuter nouvelles technologies. Le fait qu'il pouvait lui avoir un nouveau mobile de temps à autre n'entraînait pas en ligne de compte. Il l'appréciait ; point c'est tout.

L'homme jubilait tout en lui expliquant le maniement de la *bête*. Il lui précisa par contre, qu'il ne pourrait pas utiliser sa propre ligne mobile pour ce test.

D'habitude, John n'avait qu'à prendre sa carte SIM et l'insérer dans le nouveau téléphone. Ce coup-ci, lui avait expliqué Alex avec force détails, il fallait des lignes particulières, préenregistrées chez le fournisseur du logiciel de navigation GPS. Il devrait se balader avec deux mobiles pendant la durée du test. Ça ne l'enchantait guère mais il se garda bien de le signaler. Le téléphone qu'il avait devant les yeux avait vraiment l'air canon et il méritait certainement quelques concessions.

Sa petite boîte blanche sous le bras, il traversa le couloir pour rejoindre son bureau. Revenu à son poste, il décida, avant d'attaquer sa pile de dossiers, de prendre immédiatement rendez-vous dans le centre de Drumble. Il chercha dans sa poche le post-it défraîchi sur lequel il avait noté le numéro. Il ne le trouva pas. *Où est-ce que j'ai bien pu le coller?* se dit-il tout en fouillant consciencieusement les poches de son costume gris souris. Il avait dû le perdre quelque part sur le chemin. Il se rassit et lança son navigateur Internet.

*Il ne doit pas y avoir cinquante centres spécialisés sur le QI*

*dans la région de Boston.*

Il ouvrit Yahoo pages jaunes et tapa : Centre Test QI Boston.

L'ordinateur lui renvoya trois réponses. Il ne reconnut pas le nom que lui avait donné le médecin. Il remarqua par contre que le deuxième de cette liste se trouvait à Belmont. Il s'approcha imperceptiblement de l'écran. Belmont était situé à moins de vingt kilomètres de Columbia Road où s'élevait la tour Freedom. Il cliqua pour aller sur le site et voir de quoi il retournait.

Le McLean Hospital était un institut dédié à la santé mentale. Il accueillait des patients présentant toute la palette des pathologies mentales connues. De plus, il semblait lié à la Harvard Medical School. *Si Harvard y envoie ses étudiants, je vois mal comment il serait moins bon que celui de Drumble*, se dit-il. Il chercha quel service pouvait bien s'occuper des tests de QI mais ne trouva rien de précis. Il nota le numéro du standard et, sortant de sa boîte le nouveau téléphone qu'Alex lui avait donné - c'était l'occasion - composa le numéro. Cinq minutes plus tard, il avait dégoté un rendez-vous pour le lendemain 15h avec le Dr Dimitri Poliakov au pavillon d'imagerie neurologique. Demain soir, si tout allait bien, il serait fixé.

## 5.

Le lendemain, un poil avant trois heures, il remontait Mill Street à la recherche de l'entrée du McLean Hospital. Vingt mètres plus haut, en bord de route, il avait repéré un élégant panneau de bois travaillé annonçant l'entrée sur la droite à quelques mètres.

Appuyant doucement sur l'accélérateur, il se retrouva sur une voie étroite bordée de pelouses tondues à ras et parsemées de conifères élégants. Au loin, il apercevait les différents pavillons de l'hôpital. Ces bâtiments étaient tous d'un style architectural différent. On passait sans discontinuer d'une d'inspiration victorienne à un style colonial américain. Le seul point commun était la stature des bâtisses mêlant puissance et sérénité.

Le plan imprimé sur ses genoux, John se dirigeait vers le dernier pavillon du complexe, celui de l'imagerie médicale. Lorsqu'il vit le panneau indicateur qui marquait l'entrée du bâtiment, il fit une moue renfrognée. A l'inverse des constructions rassurantes qu'il avait croisées, celui-ci était d'architecture résolument moderne pour ne pas dire un peu froide. Il gara sa Ford Escape rouge sombre sur un parking désert et rejoignit sans enthousiasme l'entrée principale.

La large porte à double-battants était située à la pointe est de ce carré de béton sans âme et ouvrait sur deux couloirs aux sols émaillés de carreaux blancs minuscules reflétant la silhouette des visiteurs. Pour un peu, on aurait cru le sol de la piscine municipale.

Au milieu du hall se tenait un guichet d'accueil - en fait, un bloc de contreplaqué des plus sommaires - tenu par un gros moustachu voûté, le nez plongé dans une revue aussi concentré que si sa vie en dépendait.

John s'approcha et essaya d'attirer son attention. L'imposante carcasse ne daigna pas réagir. Il se racla la gorge bruyamment.

— Bonjour Monsieur, excusez-moi.

— Oui, c'est pourquoi? répondit l'homme agacé de cette interruption.

— J'ai rendez-vous avec le Dr Poliakov, pourriez-vous m'indiquer où je peux le trouver?

— Asseyez-vous dans la salle d'attente, je vais le prévenir, dit-il en montrant du doigt un petit coin aménagé.

*Trop aimable*, pensa John.

— Merci, dit-il avec le plus d'ironie qu'il put y mettre.

Un tas de magazines froissés gisait à même le sol au côté d'une rangée de sièges en plastique moulés sur une paire de fesses standardisées. *Je voudrais bien voir la tête de celui ou celle dont le boulot est de prêter son cul au moulage*, pensa-t-il. Il attrapa un hebdo sur le yachting où s'étaient des rafiots étincelants aux cales pleines de champagne millésimé et se laissa tomber dans l'empreinte du postérieur de monsieur-tout-le-monde.

A quinze heures tapantes, un homme en blouse blanche marcha dans sa direction. D'une cinquantaine d'années, sa barbe grise broussailleuse lui conférait un air de patriarche rassurant, une sorte de Père-Noël en blouse blanche, la hotte et les rennes en moins. Sa bouche se fendit d'un large sourire lorsqu'il lui tendit la main.

— Monsieur Helling? demanda t-il avec un accent rocailleux qui trahissait des origines d'Europe de l'Est.

— Oui, c'est moi.

— Je suis le Dr Dimitri Poliakov. Je vous en prie suivez-moi.

Il fit un geste d'accompagnement pour inciter John à le précéder dans le couloir.

— Ca va? Vous n'avez pas été trop surpris de devoir vous rendre au pavillon d'imagerie cérébrale pour un test de QI? demanda Poliakov avec un petit rire.

John n'avait même pas relevé cette incohérence. *C'est vrai qu'c'est bizarre*, pensa-t-il.

— Hé ben, pas vraiment j'dois dire.

— En fait, expliqua le médecin, le petit bâtiment dédié aux affections de psychiatrie clinique est en réfection. Nos camarades de l'imagerie nous ont donc gentiment hébergés pour quelques mois.

Le médecin s'arrêta devant l'une des portes et le fit entrer.

— Installez-vous je vous prie.

John prit une chaise située en face d'un bureau de hêtre vernis encombré de volumineux dossiers. Le médecin s'installa face à lui et fit de la place sur sa table de travail.

— Bon, dites-moi tout. Pour quelle raison êtes-vous venu passer un test de QI?

John expliqua pour la troisième fois en deux jours le pourquoi du comment de sa démarche. A la fin de son court récit, le Dr Poliakov conclut :

— Ok, nous allons vérifier tout ça. Je peux déjà vous dire que ces tests ne se trompent généralement pas de beaucoup. En fait, vous

n'êtes pas le premier à découvrir votre surdouement grâce à cette émission. A chaque diffusion, on a bien cinq ou six patients qui prennent rendez-vous.

Poliakov prit un air de comploteur.

— Pour tout vous dire, la plupart du temps, on leur trouve un score supérieur à ce qu'ils ont obtenu lors du test télé.

*Ah les médecins, pensa John. C'est vraiment comme les garagistes. Prenez-en deux pour une même maladie, et il y a quatre-vingts pour cent de chances que vous repartiez avec deux diagnostics différents. Lequel de Drumble ou du russkof peut bien avoir raison?*

John laissa la question en suspend et écouta le médecin lui expliquer le déroulement des opérations. Il allait lui administrer le WAIS-R, *Wechsler Adult Intelligence Scale révisé*. D'après lui, c'était le test le plus fiable sur le QI. Il expliqua également qu'il en profiterait pour évaluer son stress en lui faisant passer un test de personnalité, le PQD. Ces compléments étaient destinés à évaluer l'impact d'un QI élevé ou au contraire bas sur la personnalité du sujet.

— Vous êtes prêt? conclut-il d'un ton joyeux qui tranchait un peu avec le sérieux de l'examen.

— Oui, répondit John.

— Alors allons-y.

Les épreuves s'enchaînèrent. Le médecin commença par lui demander des définitions. Qu'est-ce qu'un procureur? Une désinence? Un anachorète? Que vous évoque Goethe? Etc... Ils passèrent ensuite à des exercices chiffrés, de mémoire, des jeux de logique, des puzzles. En tout, l'épreuve dura deux bonnes heures. Au début, John s'était senti un peu nerveux. Il ne cessait de tapoter la table du bout des doigts. Le médecin avait dû le remarquer car il faisait de son mieux pour l'encourager. Au bout d'une petite demi-heure, il s'était pris au jeu. Oubliant son stress, il prenait plaisir à résoudre les petits problèmes qui lui étaient soumis. Après avoir clôturé la séance par le mythique test de Rorschach, le docteur déclara de sa voix profonde emprunte de son accent slave prononcé :

— Voilà Monsieur Helling, c'est fini. Alors, ça ne vous a pas paru trop long?

— Non, ça a été.

Le docteur parut réfléchir.

— Dites-moi, Monsieur Helling. Il fit une pause. Puis-je vous demander un petit service?

— Demandez toujours, répondit John en haussant les épaules.

— Je ne sais pas si vous êtes au courant mais, le McLean est partenaire de la Harvard Medical School. A ce titre, nous effectuons beaucoup de travaux de recherche fondamentale. En fait, expliqua-t-il, je suis psychiatre clinicien mais également neurologue. Je viens de lancer une étude approfondie sur le lien entre surdouement et anatomie cérébrale. Au vu du test que vous venez de passer, et sans m'avancer sur les résultats qui requièrent une analyse rigoureuse, je pense que vous présentez un profil intéressant pour cette étude.

— Qu'est-ce que vous attendez de moi?

— En fait, seulement vingt minutes de plus de votre temps.

Il ne laissa pas à John le temps de répondre et se leva de son fauteuil.

— Un avantage de nos petits travaux de rénovation, poursuivit-il en attrapant ses clés de bureau c'est que nous sommes juste à côté des équipements les plus performants d'imagerie cérébrale. Les machines que nous utilisons ici sont particulièrement pointues. Si vous êtes d'accord, j'aimerais vous faire passer une IRM afin d'étudier votre cerveau.

En disant cela, il précédait John dans le couloir. Sur le moment, celui-ci ne trouva pas vraiment de raison de refuser.

— Ecoutez, commença-t-il, si ça n'est pas trop long, j'suis d'accord.

— Super. Suivez-moi, dit l'homme avec enthousiasme.

Ils firent quelques dizaines de mètres dans le couloir jusqu'à une nouvelle salle. Un petit écriteau indiquait, à l'entrée, **SALLE IRM**.

— Bonjour Arthur ! lança Poliakov à l'attention d'un grand noir recroquevillé devant un écran d'ordinateur.

— Ha bonjour Dimitri. Qu'est-ce qui vous amène? répondit celui-ci en se retournant. Il pencha la tête sur le côté lorsqu'il aperçut John.

— Un patient Arthur. Pour mon étude : Monsieur Helling dit Poliakov en désignant John.

Le grand noir déplia un corps, un brin désarticulé, et marcha vers John en lui tendant la main.

— Dr Gbadon, enchanté Monsieur Helling.

John serra cette main tendue en levant la tête pour le regarder dans les yeux. Le médecin devait faire dans les deux mètres au bas mot. *C'est plutôt chez les Celtics qu'à l'hôpital qu'il aurait dû postuler*

*celui-là*, se dit John impressionné.

— Si possible Arthur, continua Poliakov, j'aurais aimé que vous fassiez passer une IRM à Monsieur Helling. Mais, dit-il en dodelinant de la tête d'un air faussement embêté, il est un peu pressé alors, si vous pouviez faire ça tout de suite...

L'homme eut un sourire. Ça ne devait pas être la première fois que Poliakov le sollicitait à l'improviste.

— Ecoutez, pour une fois vous tombez bien, j'avais un rendez-vous qui s'est annulé au dernier moment.

— Super Arthur, merci.

Le géant noir tourna la tête vers John.

— Je vous en prie, allongez-vous, nous allons essayer de faire vite.

En disant cela, il avait désigné une table d'examen blanche surmontée d'une énorme machine ou il devina que la petite niche devait recevoir sa tête.

— Je reste habillé? demanda t-il.

— Oui, pas de problème, répondit le Dr Gbadon.

Les deux médecins discutèrent une minute sans que John ne parvienne à saisir le sujet de leur conversation. Gbadon fit quelques pas dans sa direction.

— Monsieur Helling, commença-t-il. Je vais devoir vous injecter un produit contrastant, c'est-à-dire nous permettant de mieux visualiser votre cerveau. Quel est votre poids actuel?

— 73 kilos.

— Très bien, je vous remercie.

Le médecin alla vers une petite desserte en métal brossé sur laquelle étaient posés une ribambelle de flacons étiquetés. Il en attrapa un sur lequel était inscrit GADOLINIUM. D'un geste précis, pétri par l'habitude, il y plongea une seringue à peine sortie de son emballage stérile et pompa le liquide incolore. Il s'approcha de John et, voyant son regard inquiet, tenta de le rassurer.

— Ne vous en faites pas, vous ne devriez pas sentir grand chose.

John ne répondit pas. Il était trop occupé à maudire Poliakov. Celui-ci avait gentiment oublié de lui parler de l'épisode piqûre. D'ailleurs, il avait fichtrement bien fait d'oublier ça car, s'il avait su, John aurait refusé illico. Il avait une vraie phobie de tout ce qui pouvait lui percer la peau.

L'injection terminée, il s'étonna de n'avoir *réellement* pas senti grand-chose. L'examen dura au moins trois-quarts d'heure à l'issue

desquelles, le Dr Poliakov prit soin de revenir pour le raccompagner jusqu'à la sortie du pavillon. Il le remercia plusieurs fois et lui dit qu'il lui communiquerait les résultats de son test au plus tôt. Maximum dans deux jours précisa-t-il.

Lui qui avait espéré être fixé dès aujourd'hui! Il repartait, un peu sur sa faim et franchement en retard.

## 6.

John lisait le New York Times assis sur un tabouret à la table de la cuisine. Une assiette de macaronis au fromage finissait de refroidir devant lui. D'après l'article, des fonctionnaires du secrétariat à la Défense avaient, depuis des années, fait monter artificiellement des devis de fournisseurs de l'armée pour pouvoir empocher discrètement la différence après la signature. Le journaliste du Times, un certain Matthias Oakenfield avait amassé des preuves accablantes. Nul doute que ces gars allaient sauter comme des bouchons de champagne un jour de mariage. *Mince, il a du cran ce gars-là de s'attaquer à la grande muette*, se dit John, accompagnant cette pensée d'une moue approbatrice.

Sa lecture fut interrompue par le déclic caractéristique d'une clé s'enfichant dans la serrure de la porte d'entrée. Il se raidit et rejoignit la porte à pas feutrés. Passant dans le couloir, il attrapa sa batte de base-ball posée sagement contre le mur. Si un cambrioleur était assez idiot pour venir fracturer une maison éclairée, John allait lui laisser un beau souvenir en travers de la tronche. Dans la position du batteur, prêt à claquer un *home run*<sup>6</sup> d'anthologie, il s'approcha de la porte. La serrure joua dans un cliquetis métallique et la porte s'ouvrit d'un coup.

John banda ses muscles, prêt à frapper mais, lorsque le panneau de bois s'ouvrit plus largement, c'est le visage de Nicole qu'il vit émerger du chambranle.

— Oh merde, lâcha t-il, mais t'es dingue ou quoi?

— Chut, dit-elle. Tu vas réveiller tout le quartier si tu cries comme ça.

Elle poussa doucement John et pénétra dans le hall d'entrée.

— Tiens, tu peux rentrer ma valise? dit-elle en pointant du doigt une Delsey cabine grise posée devant l'entrée.

John attrapa le bagage et referma la porte. Il saisit sa femme par la taille et lui glissa à mi-voix :

— Et maintenant Madame Helling, il serait temps de m'expliquer ce que vous faites ici. Vous auriez aussi bien pu me trouver au lit avec ma maîtresse à débarquer comme ça à l'improviste.

— Oh, il ne manquerait plus que ça! répondit-elle faussement

---

<sup>6</sup> Au baseball, frappe qui permet au batteur de passer tous les buts et de rentrer au marbre

indignée. Allez viens, on va se faire un petit plateau télé, j'ai une soif et une faim de *louve* ce soir.

Elle s'écarta et lui adressa un clin d'œil plein de promesses.

— Alors, qu'est-ce que tu veux boire? demanda John en ouvrant la porte du réfrigérateur.

— Je prendrais bien un verre de vin blanc.

— Vous m'en direz tant.

John attrapa un Chardonnay qui traînait au frais depuis au moins deux semaines. Pendant qu'il débouchait la bouteille, il observa sa femme qui s'était coulée dans leur canapé de cuir. Elle avait laissé tomber ses escarpins délicats et posé ses pieds nus sur le bord de la table basse. A demi-allongée, elle laissait sa tête reposer en arrière les yeux mi-clos goûtant ce moment de détente.

Il ne savait pas encore pour quelle raison sa femme était rentrée prématurément de Floride mais il était ravi de la voir. Finalement, le célibat, ça n'était vraiment plus fait pour lui. Il vint la rejoindre sur le canapé tenant d'une main le plateau d'inspiration asiatique supportant les boissons.

— Alors, dit-il en s'asseyant à son tour, tu vas me faire languir encore longtemps avant de m'expliquer pourquoi tu es là?

Elle rouvrit les yeux et lui adressa un sourire aimant.

— En fait, quand je t'ai eu au téléphone, je t'ai vraiment trouvé tristounet. Tu sais, je n'étais déjà pas très chaude pour te laisser tout seul ici mais quand j'ai vu ça, j'étais vraiment en colère de t'avoir écouté et de ne pas être rentrée avec toi.

— Mais, répondit-il, t'es vraiment bête, tout allait très bien, c'est juste que j'étais...un peu déstabilisé sur le moment. Tu aurais dû rester.

Elle avala une gorgée de Chardonnay qui rafraîchit délicieusement ses papilles et lui répondit.

— De toute façon, mes parents commençaient sérieusement à me taper sur le système.

— A ça, je te comprends, dit-il en souriant.

Elle rit de bon cœur et s'approcha pour déposer un baiser humide sur ses lèvres.

— Bon c'est fini ces palabres? Allez-vous enfin contenter une jeune femme en mal d'amour Monsieur? lui dit-elle en plongeant un regard équivoque dans le sien.

John sentit son désir monter en flèche et passa un bras autour

de la taille de sa femme. Il l'attira doucement vers lui, jusqu'à sentir sa poitrine ferme contre son torse. Ce soir, alors que cela n'était pas arrivé depuis bien longtemps, ils firent l'amour sur le canapé, sans même prendre le temps d'ôter leurs vêtements. Ils goûtèrent avec délice le bonheur de ces retrouvailles.

A quelque huit cents kilomètres de là, dans la pénombre d'une salle de surveillance, leurs ébats avaient provoqué un petit attroupement derrière le remplaçant de l'agent Mitchell. Le spectacle terminé, ces jeunes recrues du gouvernement se dirent que, pour une fois, mater ces foutus écrans n'avait pas été aussi barbant qu'à l'accoutumée.

## 7.

Le soleil déclinait rapidement et Dimitri dut se lever pour allumer le néon surplombant son bureau. La lumière était située juste au-dessus de la photo de Minsk qu'il y avait accrochée. Elle représentait une vue du parc Gorki où enfant, son père l'emmenait se dégourdir les jambes le dimanche après-midi. Juste à côté de cette fenêtre sur le passé, trônait son attestation d'équivalence de diplôme de médecine délivré par le HHS<sup>7</sup> après plusieurs années d'efforts. Il aimait le contraste de ces deux documents symbolisant chacun à leur manière son parcours de vie accidenté.

Il repositionna ses lunettes rondes cerclées de métal et tenta de disperser ce halo de nostalgie. Il se pencha sur son ordinateur reprenant le fil du rapport de résultats qu'il enverrait le lendemain au dénommé John D. Helling.

A l'analyse des sub-tests du WAIS-R que Dimitri lui avait administrés, il apparaissait sans conteste que Monsieur Helling possédait un QI largement supérieur à la normale. En fait, l'échelle du test se limitait à 150. Dimitri avait dû procéder à une extrapolation manuelle de l'échelle proposée pour donner une approximation du QI de Helling. Il obtenait 163. Plus jeune, Helling avait dû présenter une avance d'âge mental d'environ sept ans. Si son cas n'était pas unique, il n'en restait pas moins assez exceptionnel. En tout, il devait y avoir de par le monde quelque quatre-vingts mille personnes ayant un QI égal ou supérieur au sien. Assez pour remplir un stade de foot mais pas une petite ville de banlieue! Dimitri était très excité à l'idée de travailler sur l'IRM de Helling. C'était le sujet le plus doué qu'il aurait dans son panel et avec un peu de chance, cela serait riche d'enseignements sur le lien entre schémas organiques et intelligence. Il était en train de rédiger un paragraphe sur les résultats du sujet au *QI performance* lorsqu'il perçut nettement le bruit d'une porte qu'on claqua. Il se figea, levant ses doigts du clavier. Barney, le gardien, était passé vers dix heures moins le quart pour lui demander d'éteindre les lumières en partant. Il avait fait sa ronde habituelle et lui avait précisé qu'il était le dernier dans ce bâtiment.

Rien d'étonnant, c'était le cas pratiquement tous les soirs. Dimitri

---

<sup>7</sup> Department of Health and Human Services, ministère de la santé américain

était un solitaire et son travail l'accaparait totalement.

Tendant l'oreille, il tentait de percevoir d'autres sons. Il entendit une suite de pas saccadés se rapprochant rapidement.

Sa gorge se serra brusquement. La peur qui l'avait tenaillé durant la majeure partie de sa vie d'adulte était aujourd'hui endormie mais, à toute occasion, elle rejaillissait, comme un volcan sage se transformant d'un coup en une montagne de feu destructrice. Il n'osait plus respirer, priant en silence pour que le visage poupon de Barney apparaisse penaud, ayant omis de vérifier quelques recoins durant sa précédente visite.

La porte du bureau s'ouvrit brusquement. Dimitri eut un réflexe de recul. Un homme fit un pas dans la lumière. Il portait un costume sombre anthracite ou noir peut-être. Il mesurait bien dans les deux mètres mais ce n'est pas sa taille qui sautait aux yeux en premier, non. Son visage avait quelque chose de terrifiant. Sa peau était boursouflée, couverte de nervures profondes. De petits yeux gris brillaient au fond d'orbites encaissées. Pour couronner le tout, une large balafre sur sa joue gauche rendait sa vue difficilement supportable.

Deux personnes le suivaient de près ; deux autres encostumés à la mine patibulaire. Cette situation avait pour Dimitri un affreux goût de déjà-vu. Avant qu'il ne parvienne à quitter son pays natal et rejoigne l'Amérique, il avait eu plusieurs fois à faire aux méthodes musclées du KGB et cette entrée aurait eu tout à fait sa place dans le Minsk des années soixante.

— Dr Poliakov? commença l'homme.

— Qui êtes-vous, que faites vous là? dit-il apeuré.

Le balafre approcha du bureau.

— Calmez-vous Docteur, nous ne vous voulons pas de mal.

Un large sourire tordait son visage en une grimace grotesque.

— Nous voulons juste discuter un peu avec vous.

Il fit un geste apaisant de la main.

— Mais qui êtes-vous Bon Dieu? Insista Poliakov les mâchoires serrées.

— Oh, excusez-moi. Il sortit une plaque de la poche intérieure de son costume et la montra furtivement à Dimitri. Agent Phillips, CIA.

La surprise de Dimitri était manifeste. Au vu de leur dégain, il s'attendait bien à ce que ces gars-là ne soient pas de vulgaires

cambricoleurs mais il ne voyait vraiment pas en quoi aujourd'hui il pourrait intéresser la CIA.

— Que me voulez-vous? demanda-t-il tentant de recouvrer son calme.

— Hé bien, dit l'homme en s'asseyant sur le siège que John avait occupé quelques heures plus tôt, ce beau pays va avoir besoin de votre concours Dr Poliakov. L'homme attrapa un trombone qui traînait sur le bureau et se mit à le tordre consciencieusement. Je crois que, cet après-midi, un individu du nom de John Helling est venu vous consulter, exact?

Il avait prononcé ces derniers mots avec l'assurance d'un homme habitué à poser des questions et à obtenir des réponses.

Derrière leur chef, les deux sbires s'étaient postés de part et d'autre de la porte comme deux sphinx encadrant l'entrée d'un temple égyptien.

— Oui en effet, pour effectuer un test de QI, répondit Dimitri.

— Avez-vous déjà eu l'occasion d'analyser ces résultats?

— Oui.

— Et... laissa-t-il planer.

— Et ceci relève du secret médical Monsieur. Je n'ai en aucun cas le droit de vous répondre, lança-t-il d'une voix plus assurée qu'il ne l'aurait cru.

Phillips émit un gloussement déplaisant.

— Allons, allons, Docteur. Ne vous donnez pas cette peine. Monsieur Helling présente un QI tout à fait supérieur à la normale. Largement au-delà du plafond Weschler je présume?

Dimitri tenta de cacher sa surprise mais, ses yeux s'étaient légèrement agrandis lorsque l'agent Phillips avait donné des résultats qu'il venait lui-même de découvrir et dont le principal intéressé n'avait même pas connaissance.

— En effet, finit-il par répondre.

— Je souhaite que ce rapport ne parvienne jamais à l'intéressé.

— Comment?

— Vous m'avez très bien compris. Je veux que vous lui fournissiez un bilan tout ce qu'il y a de plus de normal. Disons, un QI dans les 110-115, ça sera parfait.

— Mais pourquoi voulez-vous mentir à ce Helling?

— Sécurité Nationale Docteur. Ca, ça n'est pas votre problème. Votre problème, dit Phillips en plongeant un regard insistant dans les yeux de Dimitri, c'est de sortir de cette histoire aussi vite que possible et sans conséquence pour vous...Ou votre sécurité...

Dimitri resta silencieux mais soutint le regard de Phillips.

— Vous savez, poursuivit l'agent, je crois qu'à Minsk, vous intéressez encore pas mal de vieilles connaissances Docteur. Je m'en voudrais de les mettre sur votre piste par inadvertance.

Dimitri sentit son cœur s'arrêter net à ces paroles.

L'homme se leva et, avant de quitter la pièce, conclut en ces termes.

— Je pense que nous nous sommes compris, Docteur. Je compte donc sur vous pour faire disparaître toute trace de Helling et lui fournir un rapport *sur mesure*, n'est-ce pas? Faites-moi également parvenir une copie de ce rapport. Voici ma carte, dit-il en sortant un petit rectangle blanc de la poche latérale de sa veste.

Dimitri leva un regard vide sur l'agent Phillips.

— Allez, on y va lança celui-ci.

Il sortit le premier, suivi de près par ses deux molosses qui pendant tout l'entretien n'avaient pas décroché un mot.

De nouveau seul, Dimitri nota que malgré l'été chaud qui avait pris ses quartiers, il frissonnait à en avoir la chair de poule. Lorsque ce salaud avait parlé de Minsk, une vague de souvenirs plus horribles les uns que les autres l'avaient frappé comme le glas lourd et puissant d'une cloche de cathédrale sonnante une oraison funèbre.

Cela faisait bientôt trente ans que tout cela s'était passé mais la douleur n'attendait qu'une chiquenaude pour de nouveau se muer en une plaie béante.

Ses souvenirs avaient de quoi le tarauder.

A l'époque, il n'était qu'un simple étudiant à l'université de Minsk. Très tôt il avait démontré des capacités exceptionnelles. Le Parti avait eu tôt fait de le repérer. Un matin d'hiver, un matin comme les autres, ils étaient venus. Trois hommes avaient débarqué dans sa chambre de bonne pour lui annoncer que pour lui, les études étaient terminées. Leurs visages durs étaient gravés dans sa mémoire. Ce matin-là, il faisait tellement froid dans son logement miteux qu'à chacune de leurs paroles, un petit nuage de fumée blanche se formait. Ils ne lui avaient laissé prendre qu'une valise et l'avait emmené. La peur au ventre, il s'était tu. Il connaissait trop d'histoires de gens qui avaient terminé au Goulag pour oser même demander où on les conduisait.

Par chance, ce n'est pas dans un Goulag qu'il atterrit. Ils l'emmenèrent dans un centre de recherche de l'armée, le Camp

Dinatova perdu en plein milieu de la réserve naturelle de Belovezhskaya Pouscha. Durant quatre ans, il dut mettre ses compétences au service du Parti. On lui demanda de travailler sur les différentes méthodes de domination mentale, méthodes qui, si elles étaient éprouvées, viendraient directement enrichir le trousseau des compétences de base des Spetnatz<sup>8</sup> ou autres agents de la fédération. Les cobayes sur lesquels il travaillait étaient de pauvres erres issus des campagnes alentours. Les trois-quarts repartaient aussi naïfs qu'ils étaient venus, mais le reste devenaient fous à force de subir les traumatismes répétés qui constituaient la base de ces tests barbares. Ces quatre années furent les plus dures de la vie de Dimitri. En 1976, il fut de retour à Minsk mais continua à travailler pour l'armée. Ils l'avaient affecté au recrutement de sujets au mental plus propice à ce type d'expérimentations. Il était chargé de jouer les rabatteurs à l'Institut de Médecine de Minsk, là où lui-même avait poursuivi ses études. Il continua de participer à ces saloperies pendant six mois lorsqu'une opportunité incroyable se présenta. Il avait été désigné pour représenter l'URSS dans un congrès international de psychologie clinique. La consigne était claire : démontrer la puissance de la mère Russie face à l'ignorance de ces cochons d'Américains. Le congrès aurait lieu à Paris dans un mois. Il eut donc une trentaine de jours pour tourner et retourner ça dans tous les sens. Au bout de deux semaines, sa décision était prise. Il allait s'enfuir, faire tout ce qu'il pouvait pour passer à l'Ouest et rejoindre le plus vite possible ces cochons d'Américains, leurs hamburgers grillés et leurs pin-up sexy. C'est ce qu'il fit et avec la complicité des autorités américaines, il parvint à se cacher durant toutes ces années.

Aujourd'hui plus que jamais, il prenait conscience que tout ce qu'il avait bâti pouvait s'écrouler.

---

<sup>8</sup> Forces spéciales russes

8.

John claqua la porte derrière lui. Un soleil blanc lui fit plisser les yeux. Une nouvelle journée de beau temps s'annonçait. Un beignet à la main, il descendit les trois marches du perron et marcha vers sa voiture à travers l'herbe du jardin encore humide de la rosée du matin. Un sourire flottait sur son visage. Il repensait à la soirée de la veille. Si le retour de Nicole avait été plutôt impromptu, il était bien content qu'elle ait pris cette décision. *Les séparations sont vraiment les meilleures occasions de ressentir l'attachement que l'on porte à quelqu'un, pensa-t-il.*

Arrivé devant son monospace rouge brique, il pressa la commande d'ouverture automatique située sur le montant de sa clé de contact. Les phares de la voiture crépitèrent brièvement pour lui indiquer que son véhicule était déverrouillé. Il ouvrit la porte côté conducteur. Au moment où il allait pénétrer dans sa voiture, un bruit de ferraille assourdissant le fit sursauter. Il se retourna prestement, cherchant du regard la cause de ce vacarme matinal. Il aperçut bientôt le museau vibrant de bonheur du fauteur de trouble. Il s'agissait de Pete, le chien des Ferguson, un couple de canadiens qui habitaient depuis peu la maison voisine de celle de John. Ce bon vieux toutou avait malmené une poubelle qui, en se déversant, avait roulé sur le bitume provoquant un barouf de tous les diables. John hésita à aller signifier à Pete son désaccord à grands coups de pied dans l'arrière-train. Mais après tout, ce n'était pas son clebs et lui faire goûter de « son quarante-trois fillette » n'était peut-être pas le meilleur moyen de nouer une relation de voisinage sereine avec ses maîtres. Il fit un geste de la main comme pour dire « démerde-toi » et s'en retourna vers son véhicule. Au passage, son regard fut accroché par le petit drapeau rouge qui surmontait sa boîte aux lettres.

*Ah c'est vrai, se dit-il. Je n'ai pas pris le courrier hier soir.*

Il franchit les quelques mètres le séparant du demi-cylindre de métal. A l'intérieur, gisaient quatre missives. Deux factures, une carte postale et une enveloppe blanche au ventre rebondie. Il retourna la ventrue et vit que c'était ce qu'il attendait. En haut à gauche, s'étalait en lettres vert d'eau le logo du McLeanHospital. Il remit les autres à leur place. Installé derrière son volant, il retint son souffle au moment où il déchirait l'enveloppe d'un geste délicat. A l'intérieur, une petite dizaine de feuillets étaient pliés expliquant l'épaisseur de la lettre. Les premiers faisaient un compte-rendu général des épreuves du test.

"M. Helling n'est pas opposant et suit les instructions du test de manière appropriée. Les consignes semblent correctement assimilées et les résultats sont en ligne avec ces constatations liminaires. M. Helling entame le sub-test..."

Le texte continuait, décrivant précisément le déroulement des épreuves et qualifiant, tant l'attitude de John que ses résultats. En parcourant ces feuillets, il avait une désagréable impression de détachement, comme s'il s'était agi d'un autre. Il avait du mal à s'identifier au *sujet* Helling ; non opposant, présentant un niveau de stress dans la norme, etc. Ce qui le perturba d'autant plus était la conclusion du test. Sur les différents QI - performance et verbal -, les résultats étaient qualifiés de *statistiquement moyen* - rien de vraiment flatteur là-dedans - et, en synthèse, le QI global était évalué à 112. Après s'être plus ou moins fait à l'idée qu'il avait quelque chose de différent, il ne prenait pas ça très bien. Ce sentiment lui rappela un épisode de son enfance. Pendant des semaines, il avait attendu l'anniversaire de ses sept ans comme le messie. Son père lui avait promis un vélo *de grands* aux couleurs de Batman, son idole du moment. Au final, le Mall<sup>9</sup> était en rupture de stock et John s'était retrouvé avec une machine des plus banales évoquant autant la batmobile, qu'un bordel mexicain, la virginité. Comme lui expliqua son père, il en ferait le même usage de toute façon. Mais à sept ans, allez entendre un raisonnement rationnel !

Ce matin, il ressentait la même frustration. De son QI *normal*, il ferait le même usage que s'il avait eu celui d'un prix Nobel mais pour frimer devant les copains c'était nettement moins pratique.

Après le couplet que lui avait sorti Poliakov sur le thème « ha si vous avez eu tant à la télé, vous aurez beaucoup plus », il décida tout de même de lui passer un coup de fil dès qu'il serait arrivé chez Freedom.

Sa voiture refroidissant au parking et sa veste au portemanteau, il appela effectivement le McLean Hospital. Après cinq bonnes minutes de palabres, il obtint de parler au Dr Dimitri Poliakov. Celui-ci lui répondit sèchement, d'un ton qui tranchait en tout point du personnage qu'il avait rencontré trois jours plus tôt. Le psychiatre lui signifia que ses résultats étaient tout ce qu'il y a de plus classiques et ne présentaient aucune caractéristique du surdouement. Lorsque John

---

<sup>9</sup> Centres commerciaux américains

lui fit remarquer que pendant le test, il lui avait fait comprendre, sans ambiguïté, qu'il était surdoué, Poliakov lui répondit qu'il n'avait jamais dit ça et que, de toute manière, l'analyse détaillée qu'il avait menée était fiable à cent pour cent. Il clôt la conversation d'un au revoir à peine poli et John se retrouva à écouter le bip de son mobile. *Quel culot alors!*

9.

Dimitri était une fois encore le dernier présent dans les locaux du pavillon d'imagerie. Après l'épisode CIA, la solitude silencieuse du lieu lui faisait monter des bouffées d'angoisse. Ce soir, il avait bien eu envie de partir vers dix-huit heures avec le flot de ses collègues mais finalement, il avait décidé de ne pas se laisser gagner par la peur. Il n'allait pas leur faire cette joie. Comme des milliers de new-yorkais au lendemain de Nine-eleven, il choisissait le courage sans gloire de celui qui travaille, la peur au ventre, au fond du métro comme au beau milieu de ce pavillon hospitalier déserté.

Il s'était frayé un chemin jusqu'à la cafétéria du personnel entre les ombres fantomatiques projetées par les blocs sécurité, seul éclairage à veiller la nuit venue. Il s'offrit une barre chocolatée, tant pis pour sa bedaine rebondie qui chaque année tendait un peu plus le tissu de sa blouse médicale. Son pêché glucidique en main, il passa devant le bureau du secrétariat qui gérait ses rendez-vous. Aujourd'hui, il n'avait pas vu Margie une minute et ne savait pas du tout si son planning du lendemain était chargé. Il poussa la porte (elle restait ouverte vingt-quatre heures sur vingt-quatre pour permettre à tous les médecins d'accéder à leur planning ou à celui d'un confrère en cas de besoin). Dans le réduit, un bureau étroit était collé au mur de droite. Derrière le meuble encombré de fournitures en tout genre - Margie était du genre collectionneuse lorsqu'il s'agissait de ce qu'elle pouvait obtenir gratuitement -, d'immenses panneaux de métal rainuré emplissaient l'espace. Ils étaient encombrés d'une myriade d'étiquettes multicolores présentant le détail des rendez-vous de chaque praticien du pavillon. Cela formait un patchwork pastel des plus bigarrés. Dimitri jeta un œil sur celui qui lui était dévolu. Les deux-tiers de sa matinée du lendemain étaient occupés.

Lui qui comptait se prendre un peu de repos et aller au lac pour le week-end, il devrait se contenter de n'y arriver que le samedi soir et ne ferait qu'une partie de pêche au lieu des deux espérées. Avant de sortir du bureau, il vit qu'une grande enveloppe dépassait de son casier à courrier fixé au mur. Sur le chemin, il ouvrit le rectangle de kraft.

*AG => DP*

*Dimitri,*

*Vous trouverez ci-joint l'IRM de votre patient de mardi. Je n'ai pas eu le temps d'y jeter un œil mais ai préféré vous le faire parvenir quand*

*même.*

*Cordialement,*

*Arthur*

Son cœur se serra lorsqu'il saisit les clichés. Il se maudissait d'avoir à cacher la vérité à ce Helling et le document lui rappelait son manque de courage d'atroce façon. Le matin même, il avait sué à grosses gouttes lorsque ce pauvre type l'avait appelé, plus que surpris des résultats qu'il lui avait envoyés. Dimitri avait eu le plus grand mal à lui cacher la vérité. Au-delà de violer explicitement le serment d'Hippocrate, c'est l'idée de tromper quelqu'un, qui comptait sur lui, qui le mettait le plus mal à l'aise.

Hésitant devant les clichés, il décida finalement d'y jeter un oeil. D'une part la CIA n'avait aucune connaissance de cet élément et, d'autre part, vu les résultats réels de Helling au Weschler, c'était vraiment du gâchis de ne pas s'intéresser à son IRM.

Il commença à étudier la première photo en coupe vue du dessus. Au premier regard, Dimitri vit que quelque chose clochait. Il ne sut pas déterminer quoi immédiatement. En y regardant de plus près, il comprit ce qui l'avait interpellé, Helling présentait une asymétrie hémisphérique assez prononcée. Son hémisphère cérébral droit était nettement plus développé que le gauche. En soi, cet élément n'était pas exceptionnel - bien qu'assez rare - mais sa présence sur un sujet surdoué était intéressante. Ça n'était d'ailleurs pas la première fois qu'il la rencontrait. Il nota dans un coin de sa tête que c'était une nouvelle fois de l'hémisphère droit qu'il s'agissait. Il passa les doigts dans sa barbe grise à la recherche des implications que cela pourrait avoir.

En fait, le mystère qui entourait depuis toujours l'hémisphère droit avait de quoi alimenter les plus farfelues des hypothèses. Selon la croyance populaire, alors que le cerveau gauche était celui de la raison, de la logique, du verbal, le cerveau droit serait le côté de l'imagination, des émotions, de la conscience de l'espace. En réalité, ces théories - bien que très populaires dans les stages de développement personnel et autres bouquins vous exhortant à *libérer votre cerveau droit* - n'étaient qu'un tissu d'âneries. Au mieux simplistes, elles étaient souvent totalement absurdes. A l'heure actuelle, la seule réalité scientifique était que les hémisphères cérébraux avaient des modes de fonctionnement assez différents mais qu'ils étaient tous deux mis en jeu dans une sorte de coopération

constante et ce, dans toutes les activités cérébrales.

Cette hypertrophie cérébrale chez un sujet supérieurement intelligent était donc un élément notable qu'il conviendrait d'analyser en profondeur. Rien de plus.

Il poursuivit la consultation de l'IRM. Le deuxième cliché montrait une vue latérale du cerveau de Helling. L'observant en détail, Dimitri aperçut une tâche infime localisée sur le lobe temporal gauche. Son rythme cardiaque monta en flèche. Bien sûr, cela pouvait provenir de n'importe quoi; une tumeur ou autre chose. Ces mains, devenues moites, cherchèrent le cliché suivant, celui qui montrait exactement le même angle pris à l'opposé du premier. Il recula de stupeur lorsqu'il vit le même petit point grisâtre. Il ne pouvait s'empêcher de penser à la dernière fois qu'il avait observé ce genre de tâches sur un cliché cérébral. Ces lésions, car il fallait bien ouvrir les yeux, c'était de cela qu'il s'agissait, ne pouvaient qu'être le fruit d'un trauma cérébral répété. Même si d'autres explications étaient possibles, elles ressemblaient à s'y méprendre à celles que laissait un lavage de cerveau en bonne et due forme et sur ce terrain Dimitri en connaissait un rayon.

Sa main droite qui retenait la feuille de plastique se mit à trembler si fort que le document bruissa. Il le posa, se prit le visage dans les mains, tentant vainement de stopper la vague de souvenirs qui le submergeait.

— Ca ne va pas recommencer, dit-il d'une voix blanche.

Helling avait subi ou subissait toujours ce que Dimitri avait lui-même infligé pour le compte de l'URSS à des milliers de personnes sans défense.

En repensant à ce passé à vif, la peur fit place à une colère sourde.

Les mâchoires serrées, il se fit une promesse silencieuse : jamais plus il ne serait le complice de telles atrocités.

10.

*"Monsieur Helling,*

*Tout d'abord, permettez-moi de vous dire que je suis désolé de ce qui est arrivé. Je vous ai menti. Vous avez bien un QI largement supérieur à la normale. Je ne peux pas vous expliquer pourquoi je ne vous ai pas dit la vérité mais [...]*

Dimitri était devant son ordinateur portable en train de rédiger l'email qu'il avait décidé d'envoyer à Helling. Durant les deux heures de trajet qui l'avaient amené du centre de Boston à son chalet perdu au pied du Wachusett Reservoir, il avait eu largement le temps de réfléchir.

Les clichés du cerveau de John Helling ne laissaient pas place aux doutes, il avait subi des électrochocs cérébraux répétés. Peut-être en était-il tout à fait au courant. Peut-être avait-il été interné pour une maladie psychiatrique quelconque dans un pays où l'on pratiquait encore ce genre de traitements barbares. Peut-être aussi (et Dimitri ne pouvait s'empêcher de privilégier cette hypothèse) que ces traces étaient les seules séquelles visibles d'un lavage de cerveau dont Helling lui-même ne pouvait se souvenir.

Les risques étaient grands mais il était décidé à intervenir dans la mesure de ses moyens et en se préservant au maximum. Depuis la visite de la CIA, il ne trouvait plus le sommeil.

Réfléchissant au meilleur moyen de contacter son patient, il avait d'emblée exclu une rencontre ou un coup de fil. Il savait à quel point il était facile pour des gars comme Phillips de repérer ce type de contacts. Il était sûr d'être sur écoute et presque certain qu'ils le filaient. Plusieurs fois, il avait cru détecter le regard insistant d'un passant ou le comportement étrange d'une voiture derrière lui. Finalement, il avait choisi l'email. En partant, John lui avait tendu une carte de visite sur laquelle était inscrite son adresse email professionnelle mais aussi personnelle. Une adresse chez Google.

Pour brouiller les pistes, il venait, pour l'occasion, de se créer un email gratuit sur Hotmail. Il pensait être ainsi beaucoup plus difficile à repérer.

Il avait choisi un pseudonyme des plus passe-partout: [bob512@hotmail.com](mailto:bob512@hotmail.com).

Il finit de rédiger son message qui, en substance, annonçait à John son QI et le fait que son cerveau présentait des lésions pour le moins

étonnantes. Il n'alla pas plus loin dans ses explications. Il se mouillait déjà assez comme ça.

Il vérifia rapidement son orthographe - même après trente ans au Etats-Unis, il continuait à faire des fautes - et appuya sur le bouton d'envoi.

Avec le départ de cette missive électronique, c'est un peu de culpabilité qui quittait le Dr Poliakov. Le soir venu, c'est l'esprit plus léger qu'il sirota un brandy au coin de la cheminée de sa maison de bois perdue en bordure de la forêt léchant l'imposant Wachusett Reservoir. Cette maison était son refuge, un endroit perdu au milieu de nulle part et où personne pas même la CIA ne penserait à venir le chercher.